

GABRIEL MARCEL ET MARCEL LÉGAUT

– UNE AMITIÉ DISCRÈTE ET FIDÈLE –

INTRODUCTION

1⁽¹⁾. Marcel Légaut, bien qu'il ne soit pas un grand lecteur par tempérament, fait néanmoins mention par deux fois de Gabriel Marcel quand, en 1976, il se rappelle ses lectures et leurs influences :

« Gabriel Marcel est le philosophe qui m'a le plus intéressé, en particulier ses conférences. Mais je n'ai pas lu son *Journal métaphysique* ».

« Edouard Le Roy et Gabriel Marcel sont les seuls philosophes qui ont eu sur moi une influence explicite. ⁽²⁾ »

Un peu avant, M. Légaut cite déjà G. Marcel quand il raconte comment après le refus de trois éditeurs (Seuil, Desclée et Grasset), il s'adresse aux éditions Aubier avec son manuscrit de 700 pages :

(1) Cet essai a été publié dans le numéro 25 des *Cuadernos de la Diáspora*, Madrid, AML, 2013, p. 135-156. Nous en offrons aujourd'hui une version révisée et plus complète. Traduction : Geneviève LOUISMET, août 2018.

(2) Nous citerons normalement : *Patience et passion d'un croyant* (éd. révisée), Paris, Desclée de Brouwer, 1990. Voir les citations p. 44. Nous utiliserons l'abréviation habituelle : PPC.

Nous n'entrons pas dans les connaissances littéraires de M. Légaut. Guy LECOMTE défriche ce terrain : « M. Légaut, scientifique, explorateur des grandes œuvres littéraires aux Granges, de 1951-1968 », *M. Légaut - Un témoin pour le XX^e siècle*, Ed. E. FOUILLOUX - D. LERCH, Paris, Temps présent, 2017, p. 40-54. M. Légaut a commenté aux Granges quelques œuvres d'Albert Camus (voir : *Topos des Granges de Lesches*, ACML-Xavier Huot, 2018, p. 16-48) ; lui et le groupe connaissaient le théâtre de G. Marcel.

« Gabriel Marcel m'a alors fortement appuyé. ⁽³⁾ »

Quelle relation y a-t-il derrière cet “intérêt” et cette “influence”, et aussi derrière le fort appui de G. Marcel ? Notre idée est de nous arrêter, au contraire, sur les citations de G. Marcel à propos de M. Légaut, pour voir ce qu'elles peuvent nous dire de l'estime du philosophe pour le spirituel et l'intellectuel qui, après trente ans de vie à la campagne, recommencera à publier en 1970-1971, et non sans un certain succès.

Nous recueillerons donc ce que dit G. Marcel de M. Légaut, par ordre chronologique. Mais nous distinguerons deux temps. D'abord, les mentions d'avant la publication des livres de M. Légaut en 1970 et 1971, et ensuite, les mentions postérieures car alors G. Marcel donnera son opinion, non seulement sur la personne de M. Légaut, mais aussi sur ses livres ⁽⁴⁾.

2. Avançons vers ce que le lecteur va découvrir. En premier lieu, trois mentions de M. Légaut dans la *Correspondance* entre G. Marcel et le Père Gaston Fessard : une mention sur sa première rencontre en 1934 et deux dans les années 1940, quand M. Légaut était déjà marié et vivait aux Granges, dans une France défaite. En deuxième lieu, une mention de M. Légaut dans

⁽³⁾ PPC, p. 72. Le manuscrit mentionné est l'original des deux tomes parus en 1970 et en 1971 : *L'homme à la recherche de son humanité* ou HRH (tome 1, 1971) et *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme* ou IIPAC (tome 2) qu'Aubier publiera en premier à la fin 1970. – Les éditions Aubier, suite à l'insistance de G. Marcel et de M. Légaut, acceptèrent le risque de la publication, croyant faire une bonne œuvre. Mais à la fin, comme ensuite M. Légaut le raconta, ils firent aussi un bon bénéfice car ont été vendus quelques cinquante mille exemplaires. Malgré tout, l'ordre inversé de la publication ne fut pas sans influencer la réaction des lecteurs, comme nous l'indiquerons surtout à propos de la Résurrection dans le cas de G. Marcel. NOTE DE 2021 : Pour en savoir plus sur ces événements, voir notre récente étude : D. MELERO, «Un écrivain à la recherche d'un éditeur (M. Légaut, 1968-1970)», *Boletines de la Diáspora* n. 7 et 8, Madrid, AML, mars et juin 2021, p. 77-97 et p. 125-144 (voir une traduction en français : https://sumadepoquedades.com/paginas/text_francais.html)

⁽⁴⁾ « Marcel Légaut vu par Gabriel Marcel » aurait été aussi un bon titre pour cet essai, selon Dominique Lerch (lettre du 22/9/2018).

Homo viator en 1944. Et troisièmement, une nouvelle mention en 1961 (date proche de l'édition du *Travail de la foi*).

La seconde partie comprend deux lettres encore inédites, et trois mentions de M. Légaut dans *En chemin vers quel éveil ?*, dernier livre de G. Marcel, écrit deux années avant sa mort en 1973. Dix ans après 1961, ce sont des passages contemporains de la lecture que fit G. Marcel des deux tomes de M. Légaut. Le philosophe était devenu pratiquement aveugle et c'est René Légaut qui s'était offert à venir chez lui, le soir pour lui faire la lecture, et G. Marcel lui avait demandé de lui lire les livres de son frère.

Cet ensemble, sans doute bref, nous permet de nous faire une idée de la relation entre les deux penseurs durant presque quarante ans. D'autre part, nous porterons une attention spéciale au trois mentions de 1971, et les lettres de cette même année nous aideront à penser à deux thèmes de l'œuvre de M. Légaut : sa critique de l'Église et sa compréhension de la Résurrection. Les deux thèmes concernent plus le tome II, au moins à première vue. Pourtant, dans la réaction de G. Marcel à propos du second thème, nous aurons un exemple des conséquences des décisions de l'éditeur. Lire les livres de M. Légaut selon l'ordre de leur publication (en premier le tome II consacré au christianisme et ensuite le tome I, consacré à la recherche du sens de sa propre vie faite par un homme adulte) influença la compréhension de G. Marcel sur un point de l'œuvre de son ami : la Résurrection.

3. Deux choses à ajouter à cette introduction. Premièrement, les limites de cet article. C'est une approche de la relation entre deux personnes mais elle ne porte ni sur l'influence de la pensée de G. Marcel sur M. Légaut (dans son vocabulaire, dans ses perspectives), ni sur ce sur quoi M. Légaut a réfléchi en dehors de sa relation avec G. Marcel.

Deuxièmement, une observation : l'amitié entre les deux auteurs concerne non seulement leur vie privée car elle est

signe d'une tradition spirituelle et intellectuelle qui les rassemble tous les deux, qui déborde les cadres académiques et qui est utile pour « rattacher » M. Légaut et le situer autrement que d'être « un sauvage ». G. Marcel, considéré habituellement comme un philosophe alors qu'il a aussi été dramaturge et critique, a souffert de la superficialité des classifications. Malgré tout, dans une « note introductive » à l'édition de ses conférences Gifford en 1949 et 1950, il accepte les classifications comme un moindre mal et en donne une de lui qui nous paraît utile pour situer M. Légaut. G. Marcel dit de lui-même :

« L'auteur veut placer ce livre sous le signe de Socrate et Platon, ne serait-ce que pour protester expressément contre les déplorables confusions qui ont donné lieu à l'horrible vocable d' « existentialisme ». (...) Il est très clair que la pensée qui s'exprime ici est délibérément tournée contre tous les « ismes ». Mais enfin, s'il faut se résigner à chercher une définition, l'auteur adopterait en fin de compte pour des raisons évidentes, celle de *néosocratism*e ou de *socratism*e chrétien ⁽⁵⁾. »

Légaut ne fut ni philosophe, ni théologien, ni psychologue de profession et par conséquent, il n'est pas indispensable de l'insérer, comme G. Marcel, dans une école ou une discipline philosophique reconnue par les universités ou par l'enseignement confessionnel qui suit le modèle universitaire. Pourtant, la définition acceptée par G. Marcel aide à mettre en relation M. Légaut avec une tradition plus large dont le nom, histoire d'en utiliser un, pourrait être celui de *socratism*e chrétien, comme G. Marcel le dit de lui-même, ou encore mieux celui de *christianisme socratique* puisque M. Légaut, comme nous avons signalé, n'est pas philosophe de métier.

Des spécialistes de la spiritualité et de son histoire (termes qu'il faudrait examiner avant de les accepter tels quels) ont parlé du « socratisme chrétien » de spirituels occidentaux comme Thérèse d'Avila, Jean de la Croix et Ignace de Loyola

⁽⁵⁾ Gabriel MARCEL, *El misterio del ser*, Buenos Aires, éd. Sudamericana, 1953, p. 9.

(aucun théologien, philosophe ou psychologue de métier) ⁽⁶⁾. M. Légaut, sans avoir évidemment le rang canonique de sainteté de ces trois grandes personnalités, et sans être rattaché à une école de spiritualité (en effet, il était opposé à tout type de fondation en plein XX^{ème} siècle), et pour des raisons que nous avons expliquées dans d'autres écrits ⁽⁷⁾, peut cependant très bien, selon notre opinion, être inséré dans la grande tradition spirituelle occidentale qui peut porter ce nom à deux sources ; tradition dans laquelle entrent les trois grandes personnalités ci dessus mentionnés, et dans laquelle M. Légaut apporte, comme simple laïc et fils de notre temps, sa propre recherche... de sagesse, d'accomplissement, d'authenticité.

I - MENTIONS DE M. LÉGAUT PAR G. MARCEL ANTÉRIEURES À 1970

1. Dans la Correspondance entre Gabriel Marcel et Gaston Fessard

Première mention

Le 19 juin 1934, G. Marcel (1889-1973) écrivit une brève lettre au Père Gaston Fessard sj. (1897-1978). C'était la seconde lettre d'une correspondance qui devait durer jusqu'à la fin. En post-scriptum il disait :

⁽⁶⁾ Références essentielles sur le « socratisme chrétien » : GILSON, Etienne, *L'esprit de la philosophie médiévale*, chap. 11: « La connaissance de soi et le socratisme chrétien », et RICARD, Robert, «Notas y materiales para el estudio del "socratismo cristiano" en santa Teresa y en los espirituales españoles», *Estudios de Literatura religiosa en España*, Madrid, Gredos, 1964, p. 22-147.

⁽⁷⁾ Voir : MELERO, Domingo, "Reflexiones con ocasión de la muerte de M. Légaut", *Cuaderno de la diáspora* 3, Valencia, AML, 1995; — "Comunicación en el Coloquio Internacional Légaut-2000", *Cuaderno de la diáspora* 12, Madrid, AML, 2001; — "Légaut et l'Espagne", *AA. VV. M. Légaut, un témoin pour le XXI^{ème} siècle*, Paris, Temps présent, 2017.

« Je ne saurais dire combien M. Légaut m'a été sympathique: rarement la présence d'une grande âme m'a paru aussi sensible... ⁽⁸⁾ ».

Ces deux lignes prennent acte d'une première rencontre, déjà d'une certaine profondeur comme le suggère le terme « sympathie ». G. Marcel appelle M. Légaut une « grande âme » et notons que le sentiment devant ce qui est grand est l'admiration, non seulement devant la grandeur physique, évidemment. Si l'admiration (ou l'étonnement) définit l'attitude initiale du chemin philosophique c'est parce qu'il indique une sensibilité spéciale devant l'être, dans ce cas une personne ⁽⁹⁾.

Mais disons quelque chose des deux sujets de cette correspondance et sa relation avec M. Légaut. G. Marcel en 1934 avait quarante cinq ans (onze de plus que M. Légaut). Voilà des années qu'il collaborait à plusieurs revues comme critique musical, théâtral, et littéraire ; il était lecteur et directeur d'une collection aux éditions Grasset, où M. Légaut avait publié avec succès *Prières d'un croyant* (1933), et où en 1937, il publiera aussi *La condition chrétienne* ⁽¹⁰⁾. G. Marcel élevé dans un milieu agnostique sérieux, avait été baptisé depuis peu (1929). Il avait déjà publié des textes philosophiques significatifs comme son *Journal métaphysique* (1913-1923) publié en 1927, c'est à dire la même année que *L'être et le temps* de M. Heidegger en Allemagne (auteur que

⁽⁸⁾ Gabriel MARCEL - Gaston FESSARD, *Correspondance*, 1934-1971, Paris, Beauchesne, 1985, p. 45. Plus tard, G. Marcel dira qu'il a connu M. Légaut en 1935 (voir le passage de 1961).

⁽⁹⁾ J'ignore l'origine de l'expression « grande âme » chez G. Marcel (expression qui rappelle Gandhi) ; et j'ignore aussi si G. Marcel l'a employée en d'autres occasions. Je note une seule autre occasion, à la fin de son essai sur *L'homme révolté* d'Albert Camus (*Homo viator*, Sigueme, 2005, p. 289). L'essai est de 1951, mais il fut ajouté au livre en 1965, tandis que l'expression de « grande âme » appliquée à M. Légaut est de 1934.

⁽¹⁰⁾ Le troisième livre que M. Légaut écrit avant la guerre, fut publié chez Aubier en 1938 : *La communauté humaine*. En 1945, G. Marcel identifiera M. Légaut comme l'auteur des deux premiers.

G. Marcel connaîtra personnellement vingt ans plus tard). G. Marcel fut un des premiers auteurs de ceux qu'ensuite on étiqueta comme « existentialistes ». Il avait également déjà écrit et représenté pour la première fois diverses pièces de théâtre, dont l'une d'entre elles, *Le monde cassé* (1933) suivi d'un bref et important essai : « Position et approches concrètes du mystère ontologique », où il avait proposé pour la première fois, de parler du « mystère » de l'être et non du « problème » de l'être. Si G. Marcel critique le terme de « problème », c'est parce qu'il donne à entendre que l'être devient alors objet de science et que l'homme est un simple faisceau de fonctions que les sciences (sciences de la nature ou de l'homme : science psychologique, sociologique, historique) peuvent expliquer de façon exhaustive. Il n'est pas difficile de se souvenir que M. Légaut, dans les années 80, insistera sur le fait que « l'homme est mystère ».

Le destinataire de la lettre est le P. Gaston Fessard de trois ans plus âgé que M. Légaut et qui publiera aussi chez Grasset en 1936 son premier livre: « *Pax nostra* », *examen de conscience international*. Dans celui-ci, G. Fessard applique à « l'actualité historique » la nécessité du discernement, résultat de ses analyses sur les *Exercices* de Saint Ignace, écrits dix ans plus tôt durant ses études à Lyon-Fourvière. G. Fessard avait découvert la portée des Exercices en les mettant en relation avec la *Phénoménologie de l'esprit* de Hegel, livre acheté par hasard chez un bouquiniste à Munich en 1926. La montée du nazisme en Allemagne, comme l'instauration antérieure du communisme en Russie l'amènèrent à appliquer ses réflexions des années précédentes à la réalité de 1936. Si les situations historiques amènent les hommes, non seulement individuellement mais aussi collectivement à devoir choisir en conscience que dire et que faire, comme les *Exercices* sont une méthode pour réaliser un bon choix, ils devraient aussi pouvoir s'appliquer aux décisions des sociétés immergées dans « l'actualité historique » ⁽¹¹⁾. Deux ans plus tard, avant les

accords de Munich, G. Fessard publia un autre livre : *Épreuve de force*, que les allemands interdirent en France durant l'Occupation. En décembre 1938, c'est à dire deux mois après Munich, G. Fessard donna une conférence au groupe Légaut sur le droit international et le but de la Société des Nations. Dans la discussion, M. Légaut dit (et G. Fessard lui donna raison) que le traité de Munich était « un signe de notre décadence intérieure » ⁽¹²⁾ ; décadence que M. Légaut put confirmer durant les mois de la « drôle de guerre ».

G. Fessard était l'ami du Père d'Ouince qui dut être celui qui l'introduisit dans le groupe. Le père d'Ouince fut emprisonné par les allemands en 1944 ; la raison : cacher et empêcher que les allemands n'arrêtent G. Fessard qui était directeur du journal clandestin *Témoignage Chrétien* depuis son premier numéro en 1941 et qui en 1942, avait présenté à l'archevêque de Paris et à l'attention du cardinal Suhard, un memorandum sur l'attitude de quelques évêques trop dociles devant les allemands et incapables de critiquer et de se libérer à ce moment-là de la doctrine ecclésiastique habituelle, c'est à dire d'accepter le régime politique du moment. L'amitié entre R. d'Ouince et G. Fessard, en tous types de circonstances, permet de deviner que le suivi du groupe Légaut par le père

⁽¹¹⁾ Je prends les données biographiques de G. Fessard dans : Michel SALES, « Bio-Bibliographie du P. Gaston Fessard » (1978), *Eglise de France prends garde de perdre ta foi !*, Paris, Julliard, 1979, p. 285-298.

⁽¹²⁾ Voir Dominique LERCH, « Questions politiques à propos de Légaut et son groupe jusqu'en 1968 – QN 272, décembre 2013, p. 6. D'après D. Lerch (lettre du 22/9/2018), la réaction d'E. Mounier est éclairante, "La trahison de Munich" a divisé les opinions entre les membres du groupe Légaut (voir: Michel WINOCK, *La trahison de Munich*, CNRS, 2008). Il faut se souvenir qu'Hitler arriva au pouvoir en février 1933 et qu'immédiatement il revendiqua la région tchèque des Sudètes qui était majoritairement de langue allemande. La France et l'Angleterre, pour éviter la guerre, acceptèrent en septembre, grâce au traité de Munich, l'invasion allemande en Tchécoslovaquie qui ne disposa que de quinze jours pour évacuer la région. La France et l'Angleterre faillirent ainsi à l'engagement de 1925 avec la Tchécoslovaquie de défendre son unité territoriale.

d'Ouince était connu de G. Fessard et d'autres jésuites comme le P. Teilhard ⁽¹³⁾.

G. Fessard et G. Marcel entrèrent en contact parce que G. Fessard avait pris l'initiative de s'adresser à G. Marcel sur la demande de son ami le père de Lubac et par l'intermédiaire du père Valensin. Celui-ci et le philosophe Jean Wahl avaient fait part auparavant à G. Marcel de la situation de G. Fessard : ses supérieurs lui avaient retiré leur confiance à cause de ses intérêts philosophique en dehors du strict thomisme et de là, après l'avoir nommé comme préfet des études dans un collège de Paris, ils l'avaient affecté comme père spirituel. Le père Valensin confiait qu'un jugement favorable de G. Marcel aiderait G. Fessard à obtenir une affectation plus philosophique. G. Marcel, après avoir lu une étude de G. Fessard sur Maine de Biran, sans exagérer son jugement sinon un peu dans la forme, lui écrivit une lettre légèrement solennelle qu'il pourrait montrer comme caution. La lettre disait :

«... vous êtes philosophe, c'est l'évidence même et je suis convaincu que vous êtes de ceux qui peuvent apporter la contribution la plus précieuse à cette grande œuvre de reconstruction doctrinale dont je sens, quant à moi, si fortement la nécessité ⁽¹⁴⁾...».

Le fait est que peu après, Gaston Fessard devint rédacteur des Études et secrétaire de la revue *Recherches de science religieuse* dirigée par le père Lebreton. Mais parlons un peu plus de l'environnement du père Fessard qui indirectement, nous rapproche à nouveau de M. Légaut. Les supérieurs n'avaient pas seulement retiré leur confiance en G. Fessard. Ils se méfiaient aussi de ses autres compagnons dont la recherche intellectuelle s'éloignait d'une scolastique appauvrie et d'un anti-modernisme sans compréhension des problèmes posés ; à cause de cela ce groupe avait fait naître des informations défavorables

⁽¹³⁾ M. SALES, *Eglise de France...*, p. 293.

⁽¹⁴⁾ *Correspondance...*, p. 40.

à propos de quelques professeurs, informations qui furent le premier pas vers les sanctions finales dans les années 40 de plusieurs professeurs de Lyon-Fourvière ⁽¹⁵⁾. Le grand péché de ce groupe avait été de s'intéresser à des auteurs actuels comme Blondel, Laberthonnière, Kant, Hegel ou Teilhard, ou à la patristique de façon à avoir une perspective d'avant la scolastique ⁽¹⁶⁾.

⁽¹⁵⁾ Dans une lettre adressée au P. de Lubac citée en note (*Correspondance...* p. 64), G. Fessard cite les pères Picard et Descoqs comme les responsables de ces informations négatives. Pierre Descoqs, proche du cardinal Billot, fut un théologien très favorable à Charles Maurras, dont le mouvement « L'Action française », avec lequel sympathisa aussi J. Maritain, ne fut pas condamné par Rome avant 1927 alors que fut condamné de suite « Le Sillon » de tendance chrétien démocrate. Ceci se passait en 1910, en pleine répression anti-moderniste (voir *Cuaderno de la Diáspora* 18, Madrid, AML, 2006, p. 55-62).

Le maurrassisme influença les controverses entre diverses écoles et tendances de la philosophie catholique et du thomisme au XX^{ème} siècle. Le père Laberthonnière par exemple, écrivit en 1911 un livre critique sur le maurrassisme et ceci, ajouté à sa critique du thomisme qu'on enseignait dans les séminaires, lui valut en 1913 la mise à l'index des *Annales de philosophie* qu'il dirigeait, et d'être « enterré vivant » comme se plaignait son ami Maurice Blondel. Pourtant, quelques-uns de ses disciples (Wehrlé, A. Valensin) voulurent l'éloigner de L. Laberthonnière pour le protéger et pour que la doctrine de « l'immanence » ne fut attribuée qu'à lui seul. Cette prise de distance fragilisa un peu plus L. Laberthonnière. Au milieu de ces engagements, non sans effets sur sa santé physique et mentale, L. Laberthonnière trouva une aide et un refuge où il réussit à faire en sorte que sa souffrance ne se termina pas en amertume : un petit atelier dans la jardin de la résidence où il vivait et où il s'isolait et sculptait de modestes objets en bois (AA. VV., *Laberthonnière, l'homme et l'œuvre*, Paris, Beauchesne, 1972, p. 28). Les pages d'Etienne Gilson sur le père Laberthonnière et sur l'influence du père Descoqs sj. sont très intéressantes quant aux sanctions romaines contre le Laberthonnière. Voir : GILSON, Etienne, *Le philosophe et la théologie*, Paris, Fayard, 1960, p. 60-69.

⁽¹⁶⁾ La méfiance et sanction de ces jésuites dans les années 40 devint un prélude à la répression postérieure contre celle appelée « nouvelle théologie » en 1948-1950, quand quelques-uns des amis de G. Fessard comme le père de Lubac ou le père Bouillard, qui étaient professeurs à Lyon, furent écartés de l'enseignement. Peu après, G. Fessard fut écarté du secrétariat de la revue de *Recherche de science religieuse* et le père D'Ouinice (grand ami de M. Légaüt) de la direction des *Études*.

Cependant, tout peut avoir une lecture différente, si G. Marcel aida G. Fessard, il reçut à son tour une grande aide de sa part, non pas seulement à cause de la valeur personnelle de G. Fessard, sinon pour leur intérêt commun des philosophies actuelles. G. Marcel après sa conversion entre 1929 et 1933, avait passablement souffert d'essayer, grâce à J. Maritain, d'approcher le thomisme que lui et son groupe pratiquaient avec un esprit assez intransigeant, très différent de celui de saint Thomas lui-même, qui sans doute traitait des questions de son temps avec un esprit ouvert et franchement moderne pour son époque ⁽¹⁷⁾.

Deuxième mention

Le 11 septembre 1942, dans une autre lettre, G. Marcel informe brièvement G. Fessard d'un voyage à Toulouse en compagnie de sa femme. En chemin, G. Marcel avait rendu visite à différents amis et le père de Lubac, qui note cette correspondance, énumère parmi ces visites celle aux Légaut avec qui les Marcel passèrent quelques jours. M. Légaut les accompagna ensuite à Lyon pour qu'ils continuent leur chemin ⁽¹⁸⁾.

Nous sommes en plein 1942, la « Zone libre » sera occupée en novembre, comme réaction au débarquement américain en Afrique du Nord, et deviendra la Zone Sud. M. Légaut, marié depuis deux ans, vit aux Granges. En tout cas, il n'est pas fréquent qu'un auteur prestigieux se commette à rendre visite à un plus jeune, qui venait de laisser sa vie de professeur d'université, de responsable d'un groupe chrétien influent et d'écrivain d'un certain succès et qui avec sa femme, essayait de mener plus avant son idée d'unir travail manuel et intellectuel, perché à mille mètres d'altitude dans une ferme

⁽¹⁷⁾ *Correspondance...* p. 68-83.

⁽¹⁸⁾ *Correspondance...*, p. 288. G. MARCEL avait publié en 1940, une importante collection d'essais sous le titre de : *Du refus à l'invocation*.

de montagne. Cette visite des époux Marcel dénote son estime envers M. Légaut et ce qu'il tente.

C'est la fin de l'été et M. Légaut et sa femme vivent avec des familiers et connaissances ; ils sont environ dix-sept ⁽¹⁹⁾. A l'une de ses soirées, G. Marcel lut et commenta sa conférence de Toulouse, « Le mystère familial » (titre suggestif étant donné les thèmes futurs de M. Légaut). Et à une autre soirée, il aborda une de ses pièces satyriques : Colombyre. Et notons encore un dernier fait : Gabriel Marcel confie à G. Fessard qu'il était en train de relire le livre de A. de Waehlens : *La philosophie de M. Heidegger*. C'est pourquoi M. Légaut put avoir connaissance de ce livre (un des rares dont on retrouve l'influence ⁽²⁰⁾) à travers G. Marcel. Ce serait un pont textuel vers la « phénoménologie » de M. Légaut qui à 25 ans, rêvait d'écrire à propos de la vie spirituelle, non comme elle devrait être mais comme elle était.

Troisième mention

Le 11 septembre 1948, Gabriel Marcel écrit à G. Fessard :

« Je suis rentré hier assez démoli d'un petit voyage ultra-rapide en Ardèche et à Marseille. Tout cela a d'ailleurs été extrêmement utile. J'ai vu aussi Légaut chez lui... » ⁽²¹⁾

Son épouse, Jacqueline Boegner était décédée en 1947 et le père Fessard qui l'avait accompagné lors de sa conversion en 1943, célébra ses funérailles. Jacqueline, de tradition protestante, ne s'était pas convertie au catholicisme en même temps que son mari mais quatorze ans plus tard. Tout cela rend plausible qu'en 1948, G. Marcel rendit visite à celle qui

⁽¹⁹⁾ PPC, 1990, p. 58. Mention d'autres visites aux Granges par G. Marcel, *Correspondance*, pp. 250-6, 274-6.

⁽²⁰⁾ PPC, 1990, p. 45. Voir *Correspondance*, p. 287-288.

⁽²¹⁾ *Correspondance*, p. 333-334. En note on trouve une information résumée sur G. Marcel et M. Légaut.

continuait d'être sa famille en Ardèche. De fait, Geneviève Boegner, sœur de sa femme et « survivante de la famille », s'occupa de G. Marcel pendant ses dernières années. Il dut passer par l'Ardèche parce que Henri Boegner, frère de Jacqueline, vivait là-bas.

La famille Boegner, d'une foi protestante très libre et spontanée, avait accueilli comme un ami G. Marcel depuis 1918 ou même avant ⁽²²⁾. Marc Boegner (1881-1970), cousin de Jacqueline, fut une figure marquante du protestantisme français au XX^{ème} siècle. Abonné depuis 1907 aux *Annales de philosophie chrétienne* dirigées par le père Laberthonnière (1860-1832), Marc Boegner lia amitié avec lui entre 1912 et 1915 ; d'abord pour l'avoir lu et lui avoir rendu visite chez lui, ensuite pour le rencontrer quand il fut sanctionné et interdit d'enseignement et de prédication et devint aumônier d'un hôpital pour victimes de guerre où M. Boegner allait aussi assister les blessés. M. Boegner dut être celui qui vers 1919, passa à G. Marcel les *Essais de philosophie religieuse* de L. Laberthonnière ⁽²³⁾. Quand ce dernier mourut en 1932, M. Boegner écrivit un témoignage intéressant sur leur amitié réciproque ⁽²⁴⁾. Il joua aussi un rôle important par son opposition à la déportation des juifs sous Pétain en 1942.

Quant à M. Légaut en 1948, nous devons l'imaginer dans sa huitième année aux Granges. Après la victoire des Alliés, les époux restèrent seuls. Leur premier fils naquit en 1945 et durant cette même année, du 21 janvier au 2 février, M. Légaut écrivit les six « Lettres des Granges », dans lesquelles pour la première fois, il abordait le fait d'avoir quitté le grou-

⁽²²⁾ Sur la relation entre G. Marcel et les Boegner, Jacqueline et ses frères, voir : *En chemin, vers quel éveil ?*, Paris, Gallimard, 1971, p. 119-121.

⁽²³⁾ *Essais de philosophie religieuse*, 1903. Voir : Lucien LABERTHONNIÈRE, *Le réalisme chrétien, Essais de philosophie religieuse*, Paris, Ed. du Seuil, 1966.

⁽²⁴⁾ AA. VV., *Laberthonnière. L'homme et l'oeuvre*, Paris, Beauchesne, 1972, p. 51-57.

pe, de s'être marié et de s'être éloigné de la vie universitaire et de l'écriture, tout ce qui avait suscité de multiples réactions entre ses amis et connaissances. Le 30 décembre de cette même année, M. Légaut eut l'occasion de pouvoir s'adresser en personne au groupe, à Montmartre, à l'occasion d'une retraite convoquée entre autres par le père D'Ouince, avec l'idée de remettre le groupe en marche. D'autre part, le lien avec M. Légaut (jamais interrompu pendant la Guerre par les Voirin ou M. Miolane par exemple) a continué et quelques « camarades » s'enhardirent à se réunir en été aux Granges, comme ils l'avaient fait avant la guerre dans deux vieux « châteaux ». Ce qui laisse supposer que, quand G. Marcel rendit visite aux Légaut en septembre 1948, il devait y avoir aussi quelques personnes du groupe. Peut-être, G. Marcel leur parla-t-il de *Homo viator*, publié en 1944 ou peut-être de ce qu'il était en en train de préparer pour ses conférences Gifford de 1949-1950.

2/ *Mention dans Homo viator* (1944)

« Je ne puis sur ce *point* que marquer mon accord avec *deux des esprits les plus vigoureux et les plus pénétrants de notre époque*, deux hommes que leurs tempéraments et leurs modes de formation semblaient devoir opposer, mais qui, affrontant avec une égale lucidité *le spectacle d'un monde en perdition*, parviennent chacun de son côté à des conclusions identiques: *Marcel Légaut*, l'auteur de *Prières d'un croyant* et de *La Condition chrétienne*, Gustave Thibon, clinicien génial que certains tentèrent vainement d'embrigader au service d'une doctrine officielle. ⁽²⁵⁾ »

Quel est « ce point » sur lequel G. Marcel ne peut qu'être en accord « *avec des esprits les plus vigoureux et les plus pénétrants* » au début des années 1940 ? Ces quelques lignes terminent le grand paragraphe initial d'une de ses conférences : « Le vœu créateur comme essence de la paternité », qui vient après « Le mystère

⁽²⁵⁾ G. MARCEL, *Homo Viator*, Paris, 1944, p. 136.

familial ». Dans ce long paragraphe introductif, pour résumer la situation (deuxième guerre mondiale), G. Marcel utilise l'image d'un grand *nauffrage* : « le spectacle d'un monde en perte ». Mais le naufrage n'est pas celui d'un bateau mais d'un édifice. G. Marcel imagine un édifice qui est mis à bas et dont la reconstruction doit se faire après coup, mais, attention :

non pas au ras de sol, (...) mais à partir *d'un sous-sol à prospecter et à déblayer*. ».

G. Marcel cite M. Légaut et G. Thibon juste dans « ce point ». Pourquoi eux ? Qu'ont-ils à voir avec « un sous-sol à prospecter et déblayer » ? Il y a quelque chose qui les unit et qui n'est pas étranger à l'image du naufrage : le « retour à la terre » de M. Légaut et la décision permanente d'y rester de G. Thibon ⁽²⁶⁾. Du côté de M. Légaut, souvenons-nous que G. Marcel a suivi avec intérêt son abandon de l'Université et sa venue aux Granges : c'est à dire le côté extérieur de son dépaysement, de sa volonté de « reprendre tout à la base » et d'arriver à un point presque « adamique » : où la « foi en soi » sera la pierre angulaire à partir de quoi pouvoir refaire un chemin d'homme et une vie spirituelle non bâtie sur le sable.

L'image du naufrage et du sous-sol de G. Marcel nous rappelle en effet « la recherche d'un *sol ferme* où assurer nos pas » dans l'Introduction de *L'homme à la recherche de son humanité* :

« En ces temps de mise en question de toutes les valeurs qui ont permis jadis de donner sens à la vie, l'homme n'a pas de tâche plus urgente que la recherche d'un *sol ferme* pour assurer son pas. Sinon sa révolte contre les lois morales qui s'imposent à lui comme des tabous sociaux ou religieux le conduit à l'abandon de toute règle.

⁽²⁶⁾ Une consultation de sa biographie concernant ces années pourrait s'avérer utile : *Diagnostics, essais de physiologie sociale*, préface de Gabriel Marcel, Paris, Librairie de Médicis, 1940. – *Destin de l'homme*, édition et préface de Marcel De Corte, Bruges-Paris, Desclée de Brouwer, 1942. – *L'Échelle de Jacob*, Lyon, Lardanchet, 1942. – *Retour au réel. Nouveaux Diagnostics*, Lyon, Lardanchet, 1943. – *Ce que Dieu a uni. Essai sur l'amour*, Lyon, Lardanchet, 1945. – *Le Pain de chaque jour*, Monaco, Le Rocher, 1945.

Elle le réduit à l'esclavage du non conformisme systématique, d'autant plus strict que l'imitation et le personnage y jouent un rôle plus inconscient.

Sans doute est-ce finalement *en lui-même que pour son usage l'homme doit trouver cette base de jugement et de décision*. Cela est nécessaire s'il ne veut pas être seulement mu et passif ; tout ce qu'il peut vivre de façon humaine relève de son intelligence afin d'être compris et de son sens critique afin d'être accepté dans l'honnêteté de l'esprit. Autrement il n'est capable que d'une spontanéité et d'une sincérité qui, même lorsqu'elles ne sont pas à facettes successives, ne sont que les contrefaçons de l'authenticité parce qu'elles ont des racines trop peu profondes en lui ⁽²⁷⁾.»

La relation entre le « *sol ferme pour assurer son pas* » de M. Légaut et le *sol* et le *sous-sol* de G. Marcel, sur lesquels revenir élever un espace habitable (une maison, une cité), nous amène à nous demander s'il y a dans le paragraphe initial de celui-ci, d'autres éléments utiles, car il n'y a pas d'image sans interprétation et les interprétations peuvent aider à avancer.

M. Légaut par exemple, dans son Introduction, pense aux années 1960, où la difficulté réside dans la mise en question de « toutes les valeurs qui permettraient de donner un sens à la vie dans le passé », et où la révolte s'affronte à tout type de tabous sociaux et religieux, de façon à ce que l'anti-conformisme finisse par enfermer le sujet dans la contestation de toutes règles.

G. Marcel, vingt ans plus tôt mais dans la même ligne, note deux sujets et deux visions du « naufrage » : celle de l'incroyant, rationnel et optimiste et celle du croyant, conventionnelle et pessimiste, et face aux deux, en tant que philosophe, il hasarde une question et une explication. Voyons ces trois possibilités :

I - « L'expérience semble nous montrer aujourd'hui clairement que l'incroyant se berce d'une illusion lorsqu'il s'imagine qu'il n'y a qu'à faire *place nette*, c'est-à-dire, à *démolir* ce qu'il regarde comme

⁽²⁷⁾ *L'homme à la recherche de son humanité*, 1971, p. 7.

les superstructures de la conscience religieuse, pour avoir à sa disposition une *table rase*, disons encore un terrain arable dans lequel il n'aurait qu'à semer le bon grain débité par la raison pour voir lever ensuite les opulentes moissons de la morale naturelle.

II - En réalité, tout donne à penser que *l'effondrement des croyances religieuses* qui s'est produit depuis un siècle et demi dans des vastes secteurs du monde occidental entraîne comme conséquence un *affaïssissement des fondations naturelles* sur lesquelles ces croyances s'édifiaient.

III - Le philosophe, mis en présence d'un fait de cette envergure, est tenu d'en chercher l'explication et de se demander si, au principe de ces *fondations*, ne réside pas une certaine *piété*, elle même d'essence manifestement religieuse, mais qu'on pourrait sans abus dire *infra-chrétienne*, car elle est le *soubassement* sur lequel un christianisme authentique s'édifie. C'est *ce soubassement* qui aujourd'hui sous nos yeux *se détruit*: en sorte que l'œuvre de reconstruction dont tous reconnaissent la nécessité devra s'effectuer *non pas au ras de sol*, comme on se l'imagine d'ordinaire, *mais à partir d'un sous-sol à prospecter et à déblayer* ⁽²⁸⁾. »

Ces expressions exigeraient un commentaire sur le fond mais nous nous limiterons à deux choses : mettre en relation ces expressions avec le début de *L'homme à la recherche de son humanité* et concrètement avec les deux paragraphes de l'Introduction cités ; et aussi signaler un élément concret de M. Légaut, qui peut illustrer cette réflexion de G. Marcel à propos « d'un sous-sol à prospecter et déblayer ».

A - L' « incroyant » et « l'effondrement des croyances religieuses » paraissent appartenir à un premier niveau selon G. Marcel : celui de la croyance entendue comme adhésion affective ou intellectuelle, mais pas nécessairement personnelle ou spirituelle, à un système de croyances, religieuses ou non, optimistes ou non ; croyance fragile et susceptible de s'écrouler en temps de crise.

⁽²⁸⁾ *Homo viator*, Paris, 1944, p. 135-36.

Cependant ce niveau n'est pas le niveau où a lieu l'effondrement essentiel : celui des « fondations naturelles sur lesquelles ces croyances s'édifiaient. » Quelles sont-elles ces « fondations naturelles » ? G. Marcel ne les nomme pas mais on se demande si elles ne tendraient pas vers un « principe » consistant en « une certaine piété d'essence manifestement religieuse mais (...) *infra-chrétienne* » qui, d'une certaine manière, vient signaler un troisième niveau : une espèce de *fondation des fondations* qui est « ce qui aujourd'hui se détruit devant nos yeux ».

Sans doute avons-nous forcé un peu le texte de G. Marcel pour indiquer les différents niveaux des « fondations » et, s'ils ne restent pas clairs, c'est parce que l'image architecturale est trop matérielle et elle tend à ce que les plans restent juxtaposés et superposés si on les définit trop ⁽²⁹⁾. G. Marcel, dans les passages cités, essaie d'aller au fond et de voir clair dans ce qu'il pressent avoir été faux avant. C'est pour cela qu'il entre en résonance avec M. Légaut qui lui aussi veut aller au fond et pour cela parle des « instincts fondamentaux », d'une foi antérieure aux croyances, d'une « foi en soi » antérieure à la foi en l'autre, au réel et en Dieu ; d'une foi différente de la pure confiance ; d'une foi qui est l'attitude (ou la vertu) fondamentale de l'homme devant les biens (ou devant la vie) et qui est différente de l'adhésion intellectuelle ou affective à des croyances (raisonnables ou pas); une foi en définitive, qui « n'est pas connaissance mais ferment de connaissance » ⁽³⁰⁾ (image

⁽²⁹⁾ Les images verticales sont un classique de la représentation spatiale dans la pensée occidentale. Elles aident à différencier, par exemple, les sortes d'âmes chez les grecs, les étapes de l'escalier mystique au Moyen Âge, les différents ordres de réalité chez Pascal, chez les hommes qui s'en servent, les niveaux chez le sujet en théologie, et aussi les états intérieurs de l'« ego » en psychanalyse. Mais, en même temps qu'elles aident à différencier, elles n'aident pas tant à découvrir la complexité des relations entre les éléments différenciés.

⁽³⁰⁾ Voire la phrase exacte dans le topo « Je vais vous parler un peu de mon livre, encore en gestation... » (Les Granges, 1966), traduit au *Cuadernos de la Diáspora* 17, Madrid, AML, 2005, p. 20.

– celle du ferment – qui comme la levure est invisible et pour cela plus susceptible de renvoyer à l'imbrication des différents éléments que celle du bâtiment).

B - Être homme, être de sa propre tradition et être soi-même sont les trois éléments (ou plans) intimement imbriqués dans le chemin de la recherche de sa propre humanité. Les tomes I et II de M. Légaut cherchent à nous introduire dans une « intelligence », non seulement du passé et de l'avenir du christianisme sinon du passé et de l'avenir de l'être humain et de l'être soi-même ; une « intelligence » qui porte à chercher et découvrir quelle est la manière de vivre ces trois dimensions de façon féconde... dans le présent, le seul « temps » où nous pouvons agir.

D'autre part, le titre de la conférence de G. Marcel (« Le vœu créateur comme essence de la paternité »), commencée par les trois points énoncés plus haut, rappelle deux thèmes chers à M. Légaut : l'activité de création, différente de la fabrication, et la relation de paternité-filiation, relation qui s'exprime à deux niveaux : non seulement sur le plan biologique et familial mais aussi au plan spirituel : celui de la rencontre entre un adulte et un jeune.

La réflexion de M. Légaut sur la création et sur la paternité-filiation aux tomes I et II (HRH et IIPAC) découvre une différence ultime entre ces deux réalités : une différence qui pointe vers la foi (foi qu'aborde la carence d'être, qui est l'attitude fondamentale de l'homme devant la vie et qui n'est pas croyance en une doctrine).

Mais M. Légaut ne parle de cette différence qu'une seule fois ⁽³¹⁾. Il y constate, selon sa propre expérience et son observation, que le père naturel (biologique ou d'adoption) *n'est pas* le père spirituel de son fils, tout comme le père spirituel d'un jeune *n'est pas* son père naturel. Et cette différen-

⁽³¹⁾ *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme*, p. 177-179.

ce est la même pour la filiation du jeune : le fils naturel n'est pas le fils spirituel de son père biologique de la même manière que le fils spirituel n'est pas le fils naturel de son père au plan spirituel.

Cette différence entre l'ordre de la création (y compris la paternité et la filiation naturelles) et l'ordre de transmission de l'être spirituel remarquée par Légaut enrichit la réflexion de G. Marcel à propos d'un fondement des fondements car, à la limite, signale la singularité de Jésus et de sa fidélité à Israël dont le fond est « son » Dieu.

G. Marcel identifie ce fondement des fondements à une certaine piété qui actuellement est en crise et qui est « d'essence manifestement religieuse, mais qu'on pourrait sans abus dire *infra-chrétienne* ». Nous pouvons penser alors, à une *piété* comme celle d'Enée, entendue au sens classique d'un amour viscéral pour les ancêtres proches et lointains et pour les dieux domestiques. Car si Enée a mérité l'épithète de pieux (*pius*) c'est pour ce qui suit :

« Quand les grecs eurent dominé Troie, Enée avec quelques autres troyens repoussèrent les attaquants grecs et reprirent une partie de la ville. Les grecs leur proposèrent alors un pacte pour les laisser libres, et leur offrirent la possibilité à chacun de prendre autant qu'ils pouvaient de leurs biens personnels. Alors que la plupart prirent or ou argent ou autres biens de valeur, Enée implora les grecs de garder sauf son père (Anchise) qui était très vieux et il le prit sur ses épaules, fait qui força l'admiration des grecs qui lui permirent à nouveau de prendre ce qu'il voulait d'autre chez lui et il prit les dieux de ses pères. Et il advint que par cet acte vertueux loué sans mesure, *il atteint la gloire y compris chez ses ennemis parce qu'il montra que dans les plus grands dangers, le plus grand souci est la piété envers ses pères et la révérence aux dieux*. C'est pour cela que l'on dit que lui et les autres troyens survivants, eurent l'autorisation de quitter Troie en toute sécurité pour aller où ils voudraient ⁽³²⁾ ».

⁽³²⁾ DIODORE de Sicile, *Bibliothèque historique*, VII, 4.

3/ Mention dans une Postface de 1961

« Il m'a été donné de voir ces jours-ci, après bien des années, un homme qui m'apparaît comme *un des témoins de Dieu les plus authentiques qu'il m'ait été donné de connaître au cours de mon existence*. Je veux parler de Marcel Légaut, l'auteur de *La condition chrétienne* (...) Je ne fis sa connaissance qu'en 1935, c'est à dire bien longtemps après avoir écrit les essais qui figurent dans ce petit volume. Mais il est certain qu'il m'a apporté une étonnante confirmation de *l'assurance existentielle* autour de laquelle gravitent ces écrits. Je veux parler du caractère irrécusable de la foi là où elle est parfaitement authentique ⁽³³⁾. »

Cette citation de 1961 indique qu'avant les deux tomes de 1970-71, G. Marcel apprécie M. Légaut comme témoin de la foi. G. Marcel cite à ce propos, une œuvre de M. Légaut d'avant la Guerre mais peut-être M. Légaut visita-t-il G. Marcel à propos de son livre *Travail de la foi*, qui sortira une année plus tard, en 1962.

Cette citation tourne surtout autour de la personne de M. Légaut, qui est une « confirmation » pour G. Marcel, qu'il reçoit avec étonnement. Ce n'est pas rien que G. Marcel mette M. Légaut dans la catégorie des « témoins » et qu'il ajoute qu'il est « l'un des plus authentiques » qu'il a connu à propos « de Dieu », rien de moins. M. Légaut devait vivre une période de grande vigueur. Rappelons-nous qu'à ces dates, en réaction au faible niveau des documents préparatoires de la rencontre annuelle de la « paroisse universitaire » dont le thème monographique était la pauvreté, M. Légaut écrit sur ce sujet et peu à peu, ses brouillons finissent par devenir le premier chapitre de *L'homme à la recherche de son humanité*, dont le titre initial était « La carence d'être » puis ensuite « La foi en soi ».

⁽³³⁾ Postface de *Fragments philosophiques 1909-1914*, Nauwelaerts, 1961, p.115-116, cité par : Thérèse DE SCOTT, *Devenir disciple de Jésus. Une lecture de l'œuvre de Légaut*, Paris, Duculot, 1988, p. 28-29.

II - MENTIONS DE M. LÉGAUT PAR G. MARCEL EN 1970 - 1971

Nous devons maintenant aborder trois passages de G. Marcel qui sont le fruit de sa lecture de M. Légaut grâce à son frère René qui allait chez le philosophe lui lire ses livres récemment publiés, comme nous l'avons déjà dit. Ces trois passages appartiennent au dernier livre de G. Marcel : *En chemin vers quel éveil ?* ⁽³⁴⁾ et abordent deux thèmes : la critique de l'Église et la Résurrection. Le second thème nous amènera à citer deux lettres du philosophe des mêmes dates et jusqu'à maintenant inédites.

A. Un passage sur la critique de l'Église

En 1970-71, G. Marcel accepta de participer à un Congrès d'intellectuels chrétiens qui eut lieu à Strasbourg où participèrent de vieux amis de M. Légaut comme Gérard Soulage et Jacques Perret. Le Congrès avait pour titre « Fidélité et ouverture » et fut une réaction et un signal d'alarme, cinq ans après le Concile, devant ce qui paraissait aux participants comme une attaque excessive et une pluie de critiques qui demandaient d'aller plus loin qu'un « *aggiornamento* » surtout en ce qui concerne la structure de l'Église ⁽³⁵⁾.

L'état d'esprit immédiatement post-conciliaire faisait face, en effet, à une polarisation considérable entre intégrisme et progressisme, effet, entre autres, de facteurs politiques et idéologiques présents dans la société civile des pays d'Europe occidentale: le marxisme et la politique des communistes

⁽³⁴⁾ Gabriel MARCEL, *En chemin vers quel éveil ?* (Gallimard, 1971). Le livre est un ensemble de notes autobiographiques de souvenirs de sa vie et de son oeuvre, qui à partir de la mort de Ch. De Gaulle en 1970, se transforme en un nouveau journal, le dernier, deux ans avant sa mort.

⁽³⁵⁾ Sur « Fidélité et ouverture » et sur la position de M. Légaut sur ce sujet, voir l'introduction du *Cuadernos de la Diáspora* n° 23, Madrid, AML, 2011, p. 11-18.

(comme l'influence d'autres idéologies) était quelque chose de très présent dans les milieux ecclésiastiques étant donné que l'Église-Institution était un facteur non seulement d'autorité et d'influence mais aussi de pouvoir dans ces pays. Les critiques abondaient, et ceux qui vivaient une adhésion inconditionnelle à l'Église, jusqu'au point de l'avoir mise à un rang quasi divin, souffraient de ce qu'ils ressentaient comme une attaque déloyale devant laquelle ils se levaient, eux-mêmes et leurs opposants, dans ce qu'ils voyaient être une défense en bloc.

Pourtant la situation était plus complexe que d'attaquer et de défendre en bloc car de chaque côté, il y avait le bon grain et l'ivraie, vérité et erreurs, fidélité et désertion, tout cela bien difficile à dénouer et à discerner, à défaut d'essayer de le faire. À cause d'une étrange impatience, les diagnostics et les jugements abondaient tant sur la situation que sur les groupes et les personnes ; comme, d'autre part, cela est fréquent entre clercs, ecclésiastiques ou civils, qui veulent croire que leur action est importante auprès de ceux qui gouvernent.

Sans entrer dans les détails, le cas de G. Marcel, qui réaffirme son estime et sa reconnaissance à M. Légaut, est révélateur. Alors que personnellement il sympathise autant avec le secteur de la réaction face à ce qu'il juge être un abus, qu'avec celui de la conservation de cela même qu'il estime être en train de se perdre lamentablement. Et alors que G. Marcel avait probablement connaissance de quelques jugements portés sur M. Légaut de la part de ceux qui devaient le cataloguer parmi ceux qui encourraient une critique excessive de l'Institution, il garda son indépendance et concéda à M. Légaut, sur un sujet si délicat, le privilège de pouvoir faire ce que les autres par contre, lui reprochaient d'avoir fait trop et mal : critiquer l'Église. Avec cette musique de fond, plus militaire que récréative, se détache encore mieux la fin de ce fragment de G. Marcel dans lequel il est aussi lui-même durement critique à l'égard de la hiérarchie

catholique, non seulement de ces dernières décennies mais depuis des siècles :

« Je voudrais noter une pensée qui m'est venue ce matin, lorsque j'ai entendu, à France-Culture, une série sur la traite des Noirs qui avait d'ailleurs été amorcée la semaine dernière. Interrogé sur ce point par le professeur J.-P. Chrétien, un Guinéen, qui par le ton même de ses interventions m'a paru remarquable, et dont j'ignore la position religieuse, a déclaré, sans ombre d'acrimonie perceptible, que l'Eglise, au cours des siècles, n'a jamais protesté contre ce qui fut, à n'en pas douter, un des forfaits collectifs les plus monstrueux de l'Histoire, comparable, en tout point, au génocide hitlérien. Entre les wagons plombés où étouffaient les juifs promis au crématoire et les fonds de cale où s'entassaient les esclaves venus d'Afrique, je ne vois guère de différence, et je songeais que l'inexcusable silence de Pie XII, quand furent déportés les juifs de Rome, pouvait s'autoriser des plus sinistres précédents.

⁽³⁶⁾ Il est probable que Gabriel Marcel pensait, en écrivant ce passage, au premier voyage de Paul VI à l'ONU, et à la polémique suscitée quelques années auparavant par la pièce de théâtre, *Le Vicaire*, du suisse Rolf Hochhuth, et dont la première en 1964 mettait en scène le silence de Pie XII (« vicaire du Christ ») devant l'extermination des juifs.

Pour nous faire une idée de cette polémique à propos du Vicaire, qui eut plusieurs fronts, je suggère de connaître l'attitude et l'opinion d'Hannah Arendt sur ce sujet. H. Arendt, bien que rare à apparaître en public, n'hésita pas à intervenir à ce propos en voyant, autour de l'auteur de l'œuvre, se répéter les mêmes équivoques et clichés que ceux dont elle eut à souffrir avec son *Eichmann à Jérusalem* quelques années plus tôt ; polémique qui a maintenant atteint le grand public grâce au film *Hannah Arendt*. Sur l'opinion d'H. Arendt à propos du Vicaire, voir : Elisabeth YOUNG-BRUEHL, *Hannah Arendt, una biografía*, Barcelone, Paidós, 2006, p. 488-491.

En tout cas, hors des publications récentes (comme celle de Hubert WOLF, *Le pape et le diable*, CNRS, 2009), il faut attendre l'ouverture des archives vaticanes de la période 1939-1958. On sait que le pape actuel, dont l'amitié avec les juifs en Argentine est bien connue, désire cette ouverture pour mieux connaître la vérité sur ce qu'il y eut d'erreurs, de manque de courage mais aussi de prudence raisonnable dans une situation extrêmement difficile où les puissances occidentales ne furent pas non plus à la hauteur, et aussi de solidarité pratique de la part de l'Eglise dans ces années si noires. Car il y a eu sans doute, une certaine "légende noire". Depuis des années, on travaille à cette ouverture mais les matériaux sont immenses et les moyens limités.

Certes, nous rendons tous hommage à la bonne volonté dont témoigne le pape actuel au cours d'un voyage épuisant ⁽³⁶⁾, et de l'éloquence qu'il déploie au service d'un tiers monde de plus en plus étroitement cerné par la misère et par la famine. Cette bonne volonté n'est pas niable. Mais n'eût-il pas été souhaitable qu'un acte de contrition de l'Eglise romaine elle-même fût accompli *urbi et orbi*, à la pensée d'un acquiescement séculaire qui eût presque le caractère d'une complicité ?

Je pose ici la question sans me dissimuler qu'aucune réponse ne peut y être apportée, et mon sentiment très net est que, *parmi les catholiques, seuls de très rares esprits, au premier rang desquels je place le cher Marcel Légaut, peuvent s'exprimer sur ce point de façon tant soit peu convaincante, parce qu'ils ne minimisent en rien les tares passées ou présentes de l'Eglise* ⁽³⁷⁾ ».

Non seulement G. Marcel accepte pleinement le jugement du guinéen mais de plus il ajoute le sien : il y a une ressemblance entre la traite des esclaves et l'extermination nazie, comme le silence de la hiérarchie dans un cas et dans l'autre. Mais c'est seulement à la fin du passage que G. Marcel formule en plus une réserve (analogue à celle du silence de Jésus devant la femme adultère et de ceux qui allaient la lapider, et analogue au silence de Dieu devant le mal que certains hommes infligent aux autres) : « aucune réponse ne peut être apportée » dit-il ; mais il ajoute son « clair sentiment » qu'il y a quelques personnes parmi les catholiques qui peuvent parler « de façon convaincante » : ce sont celles qui ne minimisent par les fautes mais qui, en même temps, les assument et ne se séparent pas de la communauté comme le faisait le pharisien de la parabole (« Seigneur, je te rends grâce de ne pas être comme les autres hommes, etc. »).

Le fait de ne pas minimiser les fautes de la part de M. Légaut reste clair dans le texte. Pourtant, son ne pas se séparer n'apparaît pas, alors que c'est ce que G. Marcel a dû donner comme supposé, étant donné, comme nous le savons, que M. Légaut avait rapidement reçu de M. Portal

⁽³⁷⁾ *En chemin...*, 1971, p. 212-213.

de savoir que la « patience et passion » doit être la charge de l'homme de foi à cause de sa société. Souvenons-nous de l'assertion, dans ce sens, de M. Légaut, valable pour tout homme selon sa propre tradition :

« ... de même que les hommes doivent apprendre à vivre en bonne intelligence avec son corps, ne pas le détester ni a fortiori le mutiler quand ses exigences deviennent dévoratrices au point de les menacer dans leur intégrité humaine, ils ont aussi à comprendre que leur société religieuse demande la même patience et qu'il est normal qu'elle leur impose la même "passion" (...) Il n'est pas plus forte sagesse que celle du croyant qui porte son Eglise sans être écrasé ou même alourdi, la sert sans être asservi, croit et espère en elle sans illusion et l'aime sans être dupe. C'est ainsi qu'on tient le fil directeur qui permet d'entrer dans l'intelligence de ce que Jésus a été envers Israël, il y a vingt siècles, qu'on s'inspire fidèlement de son esprit et qu'on collabore le mieux à la mission du christianisme dans le Monde. (...) Cette sagesse est d'autant plus nécessaire, pour ne pas méjuger du christianisme et ainsi être conduit à s'en séparer, que la contradiction interne, qui sans cesse se révèle en lui dans le passé, n'est pas occasionnelle ni par suite temporaire. Cette contradiction est structurale ⁽³⁸⁾. »

Cependant, il faudrait encore se souvenir d'autre chose de façon à bien comprendre la critique de M. Légaut. Parce que G. Marcel semble laisser entendre que les « fautes passées et présentes de l'Eglise » sont celles de l'Eglise-Institution, celles de la hiérarchie au cours des siècles. G. Marcel rattache en effet l'absence de condamnation de la traite des esclaves à celle du silence de Pie XII devant l'extermination des juifs. Et certainement, M. Légaut serait en accord avec lui sur ce point car il fut critique sur la façon dont l'Institution laissa en marge et réprima certains, en majorité des prêtres qui crurent, au commencement du XXème siècle, servir l'Eglise en ouvrant leur esprit au plan de la connaissance ; ce n'est pas pour rien qu'il arriva à parler

⁽³⁸⁾ IIPAC, p. 89-90.

« d'authentique génocide » intellectuel au souvenir de la répression anti-moderniste, connue et appuyée par Pie X.

Pourtant (et c'est le point auquel nous voudrions arriver) M. Légaut parla aussi des déficiences de l'Église-Communion, c'est à dire de la médiocrité des gens de la base qui sont complices de la médiocrité de leurs dirigeants ; médiocrités communes que M. Légaut dit se confondre avec celle de tous, croyants ou pas (incluant évidemment les deux) dans la société civile ⁽³⁹⁾. En ce sens, comme le peuple allemand, catholiques et protestants inclus, regarda d'un autre côté sauf exceptions dans le cas de l'extermination des juifs et autres groupes européens, de la même manière, la traite des esclaves ne put pas avoir lieu sans que les bonnes gens des états européens des siècles encore de chrétienté et après (catholiques, protestants et anglicans), ne le sussent et ils regardaient également d'un autre côté (bien que là aussi, il y eut évidemment des exceptions). Non seulement la médiocrité de la hiérarchie mais la médiocrité commune, unie à sa passivité et son indifférence, est cause et occasion de la patience et passion que Monsieur Portal fit connaître rapidement à M. Légaut et ses compagnons ; et ceci, comme nous le disions, est quelque chose que la citation de G. Marcel n'indique pas même s'il la présuppose.

B. Deux passages et deux lettres autour de la Résurrection

Deux amis ne concordent pas toujours dans leurs idées. G. Marcel se sentit en désaccord avec M. Légaut quand il lut quelques-unes de ses pages sur la Résurrection dans le tome II (IIPAC). Le fait que par prudence de l'éditeur, le tome II ait été publié avant le tome I (HRH) et que G. Marcel le lut dans l'ordre de la publication, influença son désaccord qui ne se

⁽³⁹⁾ Sur la portée de la médiocrité à l'intérieur et en dehors de l'Église, voir la « Préface » de LÉGAUT lors de la réédition de *Croire à l'Église de l'avenir*, Paris, Aubier, 1985, p. 14, 16.

dissipa que lorsque G. Marcel arriva à la fin du tome I, comme nous le verrons.

1. PREMIER FRAGMENT SUR LA RESURRECTION

« J'avouerai d'ailleurs que je n'articule pas ce mot, le « révélé », sans une certaine hésitation, car il risque d'entraîner avec lui des associations d'idées qui me paraissent sujettes à caution. Je dirai très simplement que j'ignore en particulier si l'Ancien Testament, dans lequel j'ai toujours eu une si grande peine à entrer, peut ou non, être dit révélé. C'est un des points — fort nombreux — sur lesquels je ne vois pas clair. J'admettrais assez volontiers qu'à travers l'Ancien Testament se poursuit quelque chose comme une pédagogie transcendante avec d'extraordinaires trouées lumineuses, en particulier dans les Psaumes et les livres prophétiques. Mais je ne puis me dissimuler que l'idée d'un Dieu pédagogue, susceptible de s'emporter et de sévir contre ceux qui ont mal compris ou rejeté son enseignement, me répugne profondément. Je ne poursuivrai d'ailleurs pas ces remarques ; elles tendent surtout à marquer combien, dans un tel domaine, je suis loin d'avoir accédé à des affirmations qui me satisfassent pleinement.

En revanche, là où il s'agit du Nouveau Testament, l'idée de révélation revêt pour mon esprit une signification et une valeur tout autre. Ceci est vrai en particulier, et peut-être fondamentalement, pour la Résurrection du Christ. Ici, depuis quarante ans et même davantage, j'ai fait mienne l'affirmation de saint Paul : si le Christ n'est pas ressuscité, ma foi est vaine.

Pas plus tard qu'hier soir, René Légaut me lisait les pages du livre de son frère [en note: M. Légaut, *Introduction à l'intelligence...*] relatives à la rencontre d'Emmaüs. Je suis forcé de dire que la pensée exprimée dans ces pages me paraît confuse et m'inquiète. J'avais d'ailleurs eu déjà sur ce sujet, avec l'auteur, il y a quelques semaines, une conversation qui me laissa insatisfait. Marcel Légaut soulignait le lien, pour lui infrangible, entre la Résurrection et la Foi des Apôtres, sans d'ailleurs admettre le moins du monde, m'a-t-il semblé, qu'il se soit agi là d'un phénomène d'autosuggestion. Mais il ne m'a pas semblé tenir compte de l'épisode de Thomas, qui me paraît cependant d'une importance décisive. Or, comme nous le disions hier, René Légaut et moi, l'attitude de Thomas est, après tout, celle du savant d'aujourd'hui, qui réclame des preuves. Jésus marque certes une prédilec-

tion pour ceux de ses disciples qui n'éprouvent pas le besoin de preuves, et ceci est compréhensible. Néanmoins, à ce besoin, il accepte de faire droit, bien loin de rejeter celui qui l'éprouve dans la nuit où le doute non satisfait tend presque inévitablement à devenir négation. Il est vrai, j'en conviens, que si on me demande : « Croyez-vous *absolument* ou *totalemment* à la résurrection du Christ ? », je devrai nuancer ma réponse et accorder qu'il subsiste en moi inévitablement une marge d'incertitude, la crainte obscure qu'un jour, dans des conditions pour nous encore imprécisables, quelques textes encore inconnus viennent s'inscrire en faux contre cette croyance qui est mienne, qui est nôtre, et à laquelle nous adhérons presque charnellement. (...) Ce dont je suis sûr, c'est que les théologiens qui aujourd'hui affadissent, minimisent, si même ils ne la nient, la croyance en la Résurrection du Christ, risquent fort de porter au christianisme des coups auxquels je ne suis pas sûr qu'il puisse survivre : et là est la raison de la méfiance invincible qu'éveille en moi le projet bultmannien de démythologisation ⁽⁴⁰⁾. ».

G. Marcel commence doucement avant d'arriver à sa différence avec M. Légaut. Il confesse ses réserves à l'égard de l'Ancien Testament et devant l'idée selon laquelle il doit être inclus dans « le révélé ». Ce n'est pas mal comme hétérodoxie. Pourtant, s'il la reconnaît, c'est pour souligner qu'il ne pense pas la même chose du Nouveau Testament, de la révélation le concernant et de la Résurrection. G. Marcel se fait fort : s'il n'y a pas de révélation et surtout de résurrection, « ma foi est vaine », dit-il, paraphrasant saint Paul. G. Marcel définit sa position comme croyante et, de là, il en arrive à exprimer son désaccord.

« Pas plus tard qu'hier soir... ». Ainsi commence le récit de sa brouille. G. Marcel et René Légaut lisent ensemble le tome II et, concrètement, le passage qui laisse confus et inquiet le philosophe : « des pages relatives à la rencontre d'Emmaüs ».

⁽⁴⁰⁾ *En chemin...*, p. 215-217. Passage écrit postérieurement au novembre 11 novembre 1970, c'est à dire peu de temps après la mort du général De Gaulle.

Cependant, nous avons là un problème : dans le tome II (*Introduction à l'intelligence...*) il n'y a aucune référence à Emmaüs ⁽⁴¹⁾. Mais peu importe. Comme l'indiquera la lettre que nous citerons, G. Marcel pense à l'exergue sur « les apparitions charismatiques depuis la mort de Jésus » et aux exerques suivantes ⁽⁴²⁾.

Ensuite, G. Marcel se souvient d'une entrevue avec M. Légaut quelques semaines plus tôt et résume (très bien par certains cotés) le point de vue de son ami :

«[M. Légaut] soulignait le lien, pour lui infrangible, entre la Résurrection et la Foi des Apôtres, sans d'ailleurs admettre le moins du monde, m'a-t-il semblé, qu'il se soit agi là d'un phénomène *d'autosuggestion*».

Après, il mentionne ses raisons et objections jusqu'à émettre son jugement : 1. M. Légaut ne prend pas en compte l'épisode de Thomas qui lui paraît une preuve du fait empirique de la résurrection ; 2. G. Marcel en déduit que de cet épisode dépend la légitime exigence de preuve comme le propre du « savant », de l'homme de mentalité empirique ; 3. et reconnaissant encore la « marge d'incertitude » de son propre croire, G. Marcel déclare son point de vue : minimiser ou rendre insipide ou même nier la croyance en la Résurrection lui paraît néfaste. Mais il ne dit pas de M. Légaut ce qu'il dit de Bultman dont le « projet de démythologisation » suscite en lui « une méfiance invincible » et la prévention de ce que ce projet causera un dommage irréparable au christianisme.

⁽⁴¹⁾ L'édition de *En chemin vers quel éveil ?* se limite à mettre entre parenthèses : « Marcel Légaut, IIPAC, Aubier, 1970 », mais n'indique aucune page. Ce sera dix années plus tard quand M. Légaut consacre une méditation à Emmaüs, dont le titre, « Emmaüs ou le nouveau regard », rappelle sa position: celle que nous avons signalé et que nous allons mettre en valeur. Voir : *Méditation d'un chrétien du XX^e siècle*, Paris, Aubier, 1983, p. 287-299.

⁽⁴²⁾ Voir la section IV de « Les premiers disciples », sur les « apparitions charismatiques », IIPAC, 1971, p. 51-58

Ici se termine ce passage et le livre prend une autre voie. Mais ce qui est dit nous permet de comprendre la distance que G. Marcel ressent. Il ne peut s'empêcher de ressentir que M. Légaut est plus proche de Bultman que de lui, justement à propos de ce qu'il résume très bien. Ce qui *inquiète* G. Marcel, c'est que pour M. Légaut, il y ait un « *lien infrangible* entre la Résurrection et la Foi des Apôtres ». Cela l'inquiète parce qu'il lui semble que le fait de la Résurrection s'affaiblit dans la mesure où la foi des disciples lui est unie : le lien infrangible (entre la Résurrection et la foi) lui apparaît comme la porte par où les « charismes de la résurrection » (une expression de M. Légaut), sont susceptibles d'être vus comme « un phénomène d'autosuggestion » qui affaiblissent le fait de la Résurrection, bien que M. Légaut nie cette dérive.

2. PREMIÈRE LETTRE, DE LA FIN DE 1970

Mr. Gabriel MARCEL. 21, rue de Tournon. PARIS, VIème / le 7
Décembre 1970

Monsieur Marcel LEGAUT, Chartreuse de Valcroissant Die - 26 -
Drôme

Cher Ami,

Peut-être savez-vous que votre frère René alerté par René Roy, a eu la bonté de me proposer de venir me faire la lecture de temps à autre. Je lui ai demandé de me lire quelques pages de votre livre - celles qui ont trait à la résurrection du Christ, et j'ai le regret de constater que sur ce point, je ne peux décidément pas m'accorder avec vous. Je trouve d'ailleurs que votre position n'est pas vraiment nette, car si vous rendez la résurrection tributaire de la Foi, vous répugneriez certainement à parler d'auto-suggestion, et pourtant, de ceci à cela il y a une pente sur laquelle on ne peut manquer de glisser. Mais surtout, je conçois mal que vous fassiez abstraction de l'épisode Thomas : il me paraît montrer de façon décisive que si le Christ donne sa préférence à ceux qui n'ont pas besoin de voir pour croire, il n'en consent pas moins à se mettre à la portée, nous dirions aujourd'hui de l'esprit scientifique qui refuse de croire sans

preuve. Cet épisode est absolument incompatible avec une interprétation purement fidéiste. Ceci me paraît capital et va dans le sens d'une conviction qui est la mienne depuis bien longtemps : un certaine place, bien que subordonnée, doit être faite à l'empirisme, c'est-à-dire au signe et je vise par là les guérisons miraculeuses, certaines apparitions, etc... On ne peut récuser tout cela au nom d'un purisme qui s'inscrit en faux contre les données révélées, et ajouterai-je contre les exigences enracinées et non méprisables.

Je n'ai pas le temps de vous écrire plus longuement, mais tout ceci me paraît d'une extrême importance.

A vous, très affectueusement, et à bientôt, j'espère.

Gabriel MARCEL, de l'Institut. ⁽⁴³⁾

1. Commençons par mettre en relation la lettre avec le passage précédent (premier fragment sur la Résurrection). Selon le fragment et la lettre, G. Marcel et M. Légaut ont conversé une semaine auparavant. Peut-être M. Légaut est-il allé lui porter un exemplaire du tome II ? En tout cas, il semble que G. Marcel s'informe dans cette conversation, de la position de M. Légaut à propos de la Résurrection. Ensuite G. Marcel écrit une lettre à M. Légaut où il l'informe de ce que probablement il savait déjà : que son frère René vient lui faire la lecture chez lui et qu'il lui a demandé qu'il lui lise les pages sur la Résurrection à partir de quoi il lui exprime son désaccord. La lettre, en ce cas, serait immédiatement antérieure et presque simultanée avec ce qu'il écrit au début de son journal : « Pas plus tard qu'hier », quand René Légaut semble lui avoir lu pour la première fois les pages en question ⁽⁴⁴⁾.

2. Quant au désaccord entre les amis, la lettre, qui est un peu antérieure au passage précédent (c'est à dire, aux notes de G. Marcel dans son livre), formule en d'autres termes ce qui

⁽⁴³⁾ Fonds Marcel Légaut - Thérèse De Scott. Université de Louvain-la-Neuve, 2013.

⁽⁴⁴⁾ Notons que cette succession de faits reste peu claire, chose compréhensible étant donné l'âge de l'auteur.

inquiète le philosophe. Selon lui, la position de M. Légaut implique une forme de « fidéisme », c'est à dire une affirmation de la Résurrection sans appui sur une preuve empirique: une expérience comprise selon un mode scientifique ou un signe qui soit un fait (guérisons, apparitions). Pour G. Marcel, la Résurrection est alors, selon le point de vue de M. Légaut, « tributaire de la foi » et mène à une pente sur laquelle « il est impossible de ne pas glisser ».

Notons que la formule, la Résurrection est « tributaire de la foi » est distincte de celle d'avoir un « lien *infrangible* » entre les deux. La première formule signifie pour G. Marcel une dépendance négative : la foi semble donner l'occasion indéfectiblement à ce que le fait des apparitions rende vulnérable le fait fondamental ; et à ce que le jugement d'autosuggestion affecte l'objectivité du fait de la Résurrection. De là G. Marcel mentionne à nouveau l'épisode de Thomas et pense à la légitime exigence du savant : nécessité d'un signe, d'une donnée, de quelque chose de sensible et perceptible, d'un fait, de quelque chose d'empirique.

3. Nous ne pouvons pas nous mettre à commenter à fond le désaccord entre les deux amis parce qu'il ne correspond pas à l'objectif de cette étude et parce que le faire nous emmènerait trop loin. Si nous le faisons, en plus de nous aviser de notre insolvabilité, nous devrions étudier les pages de M. Légaut sur les apparitions ; nous devrions étudier aussi les passages d'Emmaüs et de Thomas qui sont de deux évangélistes distincts et sont des récits relativement tardifs ; nous devrions aussi étudier le langage et la connaissance de G. Marcel en exégèse (un peu déficiente comme c'était alors commun et encore maintenant et pas seulement chez les laïcs) ; et nous devrions critiquer sa prévention devant « le lien *infrangible* » entre le fait et la foi (qui fait partie du fait), laquelle nous amènerait à devoir traiter de ce qu'est la foi ; parce qu'avoir en aversion le projet de démythologisation de Bultman ne

peut équivaloir à croire que les récits évangéliques sont les pièces d'une chronique fiable car elle nous informe de faits historiques indépendants de la foi.

Malgré ce qui précède (ne pas pouvoir entrer à fond dans le sujet), exposons brièvement notre idée. Si nous disons que G. Marcel résume très bien M. Légaut quand il synthétise sa position avec la formule du « *lien infrangible* » entre la Résurrection et la foi, c'est parce que ce lien peut être pensé différemment de ce que G. Marcel tend à faire, quand dit précédemment dans cette lettre, que selon les textes de M. Légaut, la Résurrection serait tributaire de la foi. G. Marcel craint que la foi soit antérieure au fait, qui s'affaiblirait selon lui. Pourtant sa position tend à penser au contraire (comme c'est habituel) que le fait est antérieur et indépendant de la foi : la foi pour lui ne fait pas partie du fait mais vient après, elle est quelque chose d'extérieur, une adhésion du croire, fondée sur des preuves plus ou moins raisonnables mais externes au fait.

Pour M. Légaut au contraire, bien qu'il n'y ait pas simultanéité dans le temps entre le fait et la foi, il y a unité entre les deux. Seuls virent et reconnurent Jésus comme ressuscité (comme Christ, comme celui qui vit en Dieu après la mort) ceux dont les yeux s'ouvrirent à la foi comme fruit d'une rencontre et d'une relation qui comprenait une longue évolution et pas seulement quelques miracles ponctuels (pour certains, la rencontre avec Jésus remontait au Jourdain, pour d'autres, à quelque autre événement de sa vie publique, et enfin pour d'autres comme Paul, à une « rencontre » sans l'avoir connu de son vivant mais l'ayant cherché et même ayant persécuté ceux qui le suivaient). Dans tous les cas, l'objet de la foi suscite le sujet de la foi sans lequel il n'y a pas d'objet de la foi ou celui-ci est vain.

L'important est donc l'unité entre les deux éléments. Ce que G. Marcel synthétise très bien dans l'expression de M. Légaut du « *lien infrangible* » dans le passage de son journal

où il abandonne l'expression de sa lettre, où la résurrection serait « tributaire » de la foi.

Autre chose est l'inquiétude qu'a pu ressentir G. Marcel en lisant les pages de M. Légaut. Dans l'intention de contre-balancer l'habituel, bien qu'il puisse inquiéter ou déconcerter, M. Légaut accentue dans ces pages le point de vue de l'évolution du sujet et de sa *foi* de manière à ce que non seulement il affirme le « lien infrangible », mais qu'il dise que « les apparitions *présupposent* la foi des disciples plutôt que de la fonder»; et que celles-ci «*poursuivent* l'œuvre *initiale* de Jésus en eux en la confirmant », car la foi des disciples est déjà donnée durant les mois de vie publique et par la suite (si nous pensons surtout au cas des premiers disciples qui ont vécu avec le Maître) ; et cette foi s'est donnée avant que quelques-uns arrivent à formuler un croire de croyances en lui et une adhésion confessionnelle.

4. Retenons deux choses : en résumé, quand G. Marcel dut formuler dans son livre (c'est à dire publiquement) la position de son ami, il élimine l'expression de la Résurrection « tributaire » de la foi et il choisit l'expression du « lien infrangible » et deuxièmement, dans le cadre de ce qui va suivre, G. Marcel exprime entre les lignes dans son envoi, son attachement à M. Légaut et son désir de continuer à rester en contact en dépit de son désaccord (voir le « j'espère » de la fin de sa lettre). Cet attachement fera que G. Marcel continuera à lire M. Légaut.

3. SECONDE LETTRE, D'AVRIL 1971

Quatre mois plus tard (le 10 avril 1971), G. Marcel écrit à nouveau à M. Légaut. Il veut résoudre une question pratique en ce qui concerne une réunion imminente mais en plus, il lui exprime son opinion à propos du tome I (*L'homme à la recherche de son humanité*) dont la lecture est avancée :

(45) Fonds M. Légaut - Th. De Scott, Université de Louvain-la Neuve, 2013.

« Pendant les vacances, j'ai lu la plus grande partie de votre premier volume, que j'admire profondément. La seule objection qu'on puisse faire – mais elle est à mon avis assez sérieuse – c'est qu'en réalité, sans le dire, vous vous référiez toujours à ce qu'a été votre expérience, et en particulier votre mission, mais vous procédez ainsi à des extrapolations qui sont malgré tout quelque peu hasardeuses. Je ne pense pas du tout, en particulier, que la vocation propre de l'artiste créateur entre dans les cadres que vous indiquez, lorsque vous parlez de mission. Je reverrai cependant de plus près le chapitre sur l'Homme Créateur : peut-être y trouverai-je une réponse à mon objection. De toute façon, c'est un livre capital, et je serai heureux de le dire.

Je vous écris en hâte et compte sur une prompte réponse. Très affectueusement à vous. Gabriel MARCEL, de l'Institut ⁽⁴⁵⁾ ».

Malgré le désaccord d'il y a quelques mois, G. Marcel a continué de lire son ami et comme nous le voyons, il lui exprime en toute franchise une partie de ses objections importantes; lesquelles malgré tout ne l'empêche pas d'ajouter un jugement très favorable sur l'importance du livre et sur sa disponibilité pour contribuer à ce que celui-ci soit connu. Ce paragraphe nous conduit au dernier passage qu'il nous reste à présenter.

4. SECOND PASSAGE SUR LA MORT ET LA RÉSURRECTION

L'année 1971 déjà avancée et à quelques cinq pages de la fin de son journal qu'il present comme étant son dernier, Gabriel Marcel refait mention de M. Légaut à l'occasion de sa lecture des pages finales du tome I (HRH).

« Un écrit comme celui-ci [G. Marcel parle de son propre livre] ne saurait, bien entendu, comporter rien qui ressemble à une conclusion, et cela dans la mesure même où j'ai voulu que, surtout dans sa dernière partie, il reste fidèle à la vie, à son mouvement. (...) Peut-être le terme de mon existence est-il tout proche, bien qu'à l'heure où j'écris, rien ne me semble l'indiquer. (...) (p. 286) Je

m'interroge et aussitôt une exclamation jaillit du fond de moi : même s'il était avéré que ce que nous appelons notre existence se clôt définitivement au dernier soupir, je ne renierais pas pour cela l'élan qui depuis l'enfance m'a porté vers l'immortalité, et je note ici combien je me sens proche d'Unamuno. (...) Mais, bien entendu, le nexus où cette exigence prend racine ne peut être que l'amour et non point je ne sais trop quel vouloir-vivre effréné ! (...) (p. 287) Comment oserais-je affirmer que cette angoisse ne sera pas la mienne, lorsque je saurai qu'il va me falloir tout quitter. Et ici "tout quitter" signifie avant tout me séparer des quelques êtres (...). Il me semble que le recours ne pourra consister que dans le sentiment d'être littéralement attendu (...).

On s'étonnera peut-être, et je m'étonne jusqu'à un certain point moi-même, que Dieu, ici, ne soit pas mentionné, mais en vérité, plutôt sous-entendu. (...) Il s'agit ici d'un vécu.

Je crois pouvoir dire que ceux qui ne sont plus de ce monde, mais qui peuplent mon cœur, se présentent à moi, toujours plus distinctement, sinon comme des intercesseurs, tout au moins comme des médiateurs, en sorte que les *retrouvailles* auxquelles j'aspire de tout mon être, ne peuvent prendre leur sens que dans la lumière du Christ. (...)

(...) *Je veux noter ici l'adhésion passionnée que je donne aux pages inspirées sur Jésus de Nazareth qui figurent au dernier chapitre du livre de Marcel Légaut: L'homme à la recherche de son humanité (Aubier, édit. 1971) et que son frère me lisait hier. J'ai donc l'assurance que, si je reste à quelque degré conscient à mon heure dernière, c'est une action de grâces qui montera de moi, vers le Ressuscité, en même temps que j'implorerai sa miséricorde pour toutes les insuffisances et les omissions qui ont ponctué ma longue vie* ⁽⁴⁶⁾ (...) »

1. Avant de nous intéresser à quelques détails du passage, mettons en relation son final avec le désaccord des deux amis sur la Résurrection. À cause de la division en deux de l'épais manuscrit initial de M. Légaut et dont l'éditeur décida de publier en premier le tome II et ensuite le tome I, les quel-

⁽⁴⁶⁾ *En chemin vers quel éveil ?*, 1971, p. 285-288.

ques pages que G. Marcel aurait dû lire avant celles sur les apparitions du ressuscité, il les lut après. Ce qui maintenant l'émeut et le console l'aurait aidé, selon l'ordre prévu par M. Légaut à ne pas se sentir dans un tel désaccord avec son ami en croyant que sa position était proche de Bultman qui, selon son opinion, minimisait et rendait insipide la Résurrection si elle ne la niait pas.

Lire le tome I avant l'aurait aidé en plus à une meilleure compréhension de ce qu'est la foi pour M. Légaut, qui n'est pas la pure adhésion à des faits ou une doctrine, ni la pure croyance en des croyances mais l'attitude fondamentale de l'homme devant l'« existence » ; ce qui l'aurait aidé à mieux comprendre la foi de Jésus lui-même, durant sa vie et jusqu'à sa mort, comme la foi des premiers disciples dès avant, quand il vivaient avec lui et qui est, en ce sens, antérieure à l'expérience des « apparitions charismatiques ».

Cependant, qui sait ? Étant donné la "nouveau" des perspectives de M. Légaut, peut-être l'ordre de lecture que suivit son ami fut-il le bon. Pour arriver à capter le nouveau des perspectives de M. Légaut, il fut peut-être bon que G. Marcel ressenti son inquiétant désaccord avant ; et qu'après il exprime imparfaitement la position de l'ami (la résurrection comme « tributaire » de la foi) et qu'ensuite il affine la formulation de M. Légaut au moyen de l'affirmation du « *lien infragible* » entre la résurrection et la foi (lien par lequel la résurrection ne doit pas rester séparée de la vie et de la mort de Jésus, « couronnées par la croix »). Jusqu'à ce qu'enfin, parce qu'il a continué sa lecture (chose que ne firent pas tant autres critiques de Légaut), G. Marcel arrive à la fin du tome I et comprend alors la relation entre l'homme et Jésus tel que M. Légaut la conçoit : la rencontre entre l'homme en recherche de son humanité et cherchant à arriver à être disciple et « l'unique maître et unique seigneur, notre père sur la terre », tel qu'il est dit dans la prière VIII de M. Légaut.

2. Voyons maintenant d'autres éléments importants de ce passage. G. Marcel considérant « le terme de son existence » évoque l'éventualité d'une fin close, d'une fin absolue (« même s'il était avéré que ce que nous appelons notre existence se clôt définitivement au dernier soupir »). Alors, en écho avec M. de Unamuno, « je ne renierais pas (...) l'élan qui depuis l'enfance m'a porté vers l'immortalité ». Il mentionne en plus alors ses propres raisons : l'amour de l'autre qui est plus fort que la mort, puisque son terme final le refuse plus que le sien propre. C'est de là que naît l'intuition ouverte qu'il exprime par « être attendu ».

Cette intuition de G. Marcel « d'être attendu » est une façon de penser et d'imaginer sa propre situation ultime comme attachée aux êtres qui ont fait partie de sa vie ; et en cela son discours est distinct de celui de M. Légaut, qui, dans son livre, pense et se représente plus l'homme seul, au moment de la mort. Pourtant, le fait qu'ils soient « attendus » les unit. Cette « attente » en *référence à Jésus* est ce qui nous permet en effet, d'identifier presque avec certitude, dans les dernières pages du tome I de M. Légaut, les lignes qui durent émouvoir G. Marcel et spécialement le reconforter, juste par la forme de l'énoncé de la foi (Jésus ressuscité) au moment de la mort personnelle :

« Sur les traces de leur Maître ces disciples rencontrent l'échec que seule la foi peut porter sans fléchir malgré le désespoir de nature qui les assaille, échec dont la mort est la conclusion sans appel ; ils abordent le seuil final qui devant eux *s'ouvre de façon d'autant plus vertigineuse qu'ils ont mieux suivi Jésus et ont été plus loin à sa suite* ; seuil au-delà duquel *il les appelle*, car il l'a franchi avant eux pour leur *être présent* au plus intime quand ils auront à leur tour à le passer ⁽⁴⁷⁾. »

À titre personnel, pouvons-nous ajouter pour conclure, que ce sont juste ces lignes que nous avons citées à la fin de

⁽⁴⁷⁾ *L'homme à la recherche...*, p. 282.

notre texte de 1990, quand, sur l'invitation du P. Evangéliste Vilanova, nous avons écrit quelques premières « Réflexions au sujet de la mort de Légaut ⁽⁴⁸⁾ » ?

CONCLUSION

Arrivés à la fin de notre recherche (couronné par cette découverte d'une coïncidence que nous avons pris la liberté de mentionner), résumons le chemin parcouru. Après avoir commencé par nous rappeler trois citations de M. Légaut au sujet de G. Marcel, prises dans la partie biographique de son livre de 1976 (PPC), notre article a consisté à rassembler et analyser les citations de G. Marcel sur M. Légaut avec l'idée d'essayer de mieux comprendre la relation entre les deux.

A travers quelques mentions de M. Légaut dans la *Correspondance* entre G. Marcel et le P. Gaston Fessard, nous avons pris acte du commencement de cette relation, comme de l'estime du philosophe et dramaturge envers l'universitaire converti en paysan ; estime que nous a confirmé deux autres passages dans deux livres de G. Marcel datés de 1945 et de 1961.

Dans la seconde partie, nous avons parcouru les mentions de M. Légaut dans le dernier livre de G. Marcel (*En chemin vers quel éveil ?*). Datés de 1970-71, ces passages contiennent quelques jugements de l'auteur sur les deux tomes de M. Légaut (HRH et IIPAC). Cette partie a été plus longue car il fallait approfondir les concordances et les différences entre les deux amis sur ces deux thèmes : la critique de l'Église et la compréhension de la résurrection et de la foi.

Sur le premier sujet, G. Marcel reconnaît l'autorité morale de M. Légaut car il sait de quelle racine surgissent ces critiques, chose que les autres ignorent ou veulent ignorer parce qu'ils auraient dû devoir reconnaître qu'il y a des critiques qui

sont filles de la fidélité et qui appellent à aller plus loin dans la relation commandement-obéissance.

Par contraste, dans le second sujet – la compréhension de la résurrection et de la foi –, G. Marcel se sent en désaccord avec M. Légaut. Nous l'avons vu dans le détail. Malgré tout, G. Marcel continue de lire et à la fin de sa lecture du tome I, l'éloignement se dissipe et le lecteur-ami non seulement rencontre l'auteur-ami mais il reçoit de lui et de son témoignage, un appui dans ses derniers moments dont il sent qu'ils s'approchent sans qu'il n'y ait encore de signes avant-coureurs.

Ce parcours nous a permis de nous approcher d'un échange entre deux amis, d'homme à homme et de disciple à disciple qui néanmoins, nous a permis de montrer en plus, de façon indirecte mais très vivante, ce que c'est que vivre dans la tradition et la communion, au sein d'un même esprit ; dans ce cas, celui du christianisme socratique de M. Légaut et du socratisme chrétien de G. Marcel.